

CORRESPONDANCE ANDRÉ BRETON  
SAINT-JOHN PERSE

Mardi 28 avril 1936

*Cher Monsieur,*

*J'ai gardé plus précieusement que toute autre chose une lettre de vous d'il y a douze ans qui jouait à me renvoyer l'écho d'un de mes premiers livres de poèmes mais un écho inespéré qui va se fondre dans ce qu'a été pour moi, par Rimbaud et par vous, le merveilleux à vingt ans. Et je me surprends quelquefois à considérer cette lettre, d'un curieux gris-bleu sous la plume violette, de l'œil d'un de ceux qui passent à la file indienne dans Anabase, assez contents de leur sort à cette minute, et celui-ci sourit car il se fait à ce propos une idée concrète de la rareté et de la chance.*

*N'interprétez, je vous prie, mon long silence que comme la conséquence d'un doute sur moi-même, de la crainte d'être importun et de la suffisance même de cette illusion de vous avoir atteint une fois. La tentation de vous adresser d'autres ouvrages s'est perdue dans le labyrinthe de salons dorés par lesquels j'imaginai qu'ils devraient cheminer pour parvenir entre vos mains. Il me semblait que trop peu de votre temps pouvait être tout à vous pour que j'osasse en disposer encore si peu que ce fût.*

*Pourtant il est deux plaquettes de moi que je me décide à vous adresser, parce qu'elles me paraissent témoigner de ma fidélité à un langage et à une pensée que j'ai appris en partie de vous et que, par delà l'éloignement fatal qu'entraîne la grande disparité de nos existences sur le plan social, vous ne resterez peut-être pas indifférent de ma part à ce signe d'intelligence et de vie.*

*Mais ce n'est pas là, malheureusement, tout ce que j'ai à vous demander. Pardonnez-moi à l'avance ce qui va suivre: en cherchant bien je n'ai trouvé que vous à qui je puisse me confier avec espoir et sans grave appréhension.*

*Je suis dépourvu de tout moyen de vivre, de faire vivre ma femme et ma petite fille qui a quatre mois. Rien ne me paraît plus désirable que de travailler pour échapper à cette cause d'angoisse journalière. Il n'est rien à quoi je ne sois prêt (si ce n'est le journalisme politique) à m'adapter. Peut-être, Monsieur, pouvez-vous avoir une idée en ce qui me concerne, admettre que je ne serais pas tout à fait impropre à remplir tel ou tel rôle qu'on me confierait. Pour mieux vous éclairer ma démarche, j'ajoute que je suis absolument dénué de relations qui pourraient être ici de quelque efficacité pratique. J'ai*

*un peu fait « la guerre au monde » et il est naturel qu'on me le fasse bien voir.*

*Puissiez-vous, Monsieur, excuser cette étrange liberté que je prends vis-à-vis de vous. Je ne sais quelle certitude tout intuitive m'a été brusquement donnée de pouvoir agir ainsi. Tout ce qui m'en donne le courage est qu'en cette circonstance j'ai pensé à vous d'une manière irrésistible et élective. C'est trop peu, bien sûr, que je ne sache m'autoriser près de vous que de mon admiration déjà ancienne, mais intacte entre toutes.*

*Veillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments d'attachement profond.*

André Breton

*André Breton, 42, rue Fontaine, Paris IX<sup>e</sup>.*

[Lettre manuscrite autographe, enveloppe : /Paris, 90, 28.4.36 / Personnelle / Recommandée / à Monsieur Leger / Secrétaire général des Affaires étrangères, 37, quai d'Orsay / Paris VII<sup>e</sup>]

Paris, le 26 juillet 1936

Cher Monsieur,

Je m'étais juré de vous répondre avec la certitude acquise d'une solution. Les circonstances ayant fait échec à mes premières tentatives, je ne veux pas m'exposer plus longtemps à ce que vous interprétiez mon silence. Je vous demande donc un moment d'entretien pour m'assurer de l'orientation que je puis donner encore à de nouvelles recherches.

Il me serait vraiment pénible d'avoir négligé aucune possibilité. Si vous voulez bien passer au Quai d'Orsay jeudi prochain à 4 h 45, je serais heureux, de toute façon, de causer un peu avec vous.

Je vous remercie de la confiance que vous me faites et je lui donne tout son prix.

Je vous dirai de vive voix combien j'ai aimé les très beaux, très purs poèmes que vous m'avez fait lire.

Cordialement à vous.

St. L. Leger

[Enveloppe adressée à André Breton, 42, rue Fontaine, Paris IX<sup>e</sup>, réexpédiée rue Léo Le Bourgo, Lorient, Morbihan. Papier à en-tête du ministère des Affaires étrangères, Secrétariat général.]

New York, 3 juillet 1942

*Très cher Monsieur,*

*Le tenant de vous je n'ai pu me résoudre à placer cet exemplaire de Poetry parmi d'autres magazines ou même en bien meilleure place depuis que j'ai si peu de livres parmi ceux qui ne pouvaient m'abandonner, Bertrand, Rimbaud, Cros ou Apollinaire. Il demeure dans son enveloppe sur ma table pour que je le découvre sous une des plus belles écritures dans lesquelles j'ai pu rêver de voir se composer les lettres de mon nom. J'ai gardé de la jeunesse ce sens des choses si rares qu'elles transgressent leur catégorie apparente pour se fondre dans celle des talismans. Durant l'autre guerre un de mes plus obsédants désirs ne fut-il pas d'obtenir de mon plus grand ami d'alors et de toujours, Jacques Vaché, qu'il transposât, dans une des mystérieuses aquarelles dont il avait le secret, certains des plus hauts et des plus troublants accents d'Eloges dont une copie manuscrite ne me quittait pas – jusque dans les boues de la Côte du Poivre. Vous savez sûrement que ce qui a pu être situé ainsi l'a été une fois pour toutes, demeure tout à fait inaltérable. Mais si Exil m'atteint en 1942, c'est chargé de bien d'autres émotions encore, du parfum des Antilles où je me trouvais pour la première fois il y a un an et plus encore de la nostalgie de ce beau langage – le seul, celui qui tend uniquement vers le beau – dont on est ici entièrement sevré.*

*Je vous adresse cette semaine même le premier numéro de VVV, dans le grand espoir que vous consentirez à « ouvrir » le suivant d'un de vos poèmes.*

*J'écoute souvent me parler de vous Denis de Rougemont qui me laisse croire que je pourrai vous rencontrer quelque jour avec lui. Je garde quelque crainte superstitieuse à l'idée d'user de votre temps; puisse cependant l'exil à ce seul égard m'être propice.*

*Comme je suis depuis trois mois annoncer à la B.B.C., en remplissant le questionnaire d'usage qui doit permettre mon entrée dans le Civil Service je me suis permis de donner votre nom en référence. Je vous prie d'excuser cette grande liberté mais comment ne me flatterais-je pas de l'espoir de votre estime et même de votre sympathie.*

*Croyez, je vous prie, à mes sentiments d'admiration et d'affection profonds.*

*André Breton  
265 W 11 N.Y.C.*

[Lettre manuscrite autographe sur papier à en tête VVV – « A magazine of Art & Discovery – To create and to change to become »].

New York, 28 décembre 1944

*Cher Monsieur,*

*Je suis extrêmement sensible à votre souvenir, que me transmet notre ami Rostko Petrovitch. Il m'arrive aussi de m'entretenir souvent de vous avec Louise Varèse, avec Rougemont ou Tenger. Enfin je dois louer Lettres françaises de m'apporter quelquefois un de vos poèmes, même si Roger Caillois s'en prévaut pour se livrer à une opération qui m'inquiète quelque peu.*

*Tout cela m'autorise à peine à recourir à votre aide devant la situation suivante : ma femme, qui vient de passer quelques mois au Mexique avec ma fille, se trouve, à son retour, immobilisée à Laredo. On objecte, à lui laisser franchir la frontière, qu'elle aurait entretenu à New York des relations d'amitié avec des « socialistes » sur lesquels, en toute bonne foi, je ne puis mettre aucun nom et qu'au Mexique elle a rendu visite à un jeune peintre anglais, Gordon Onslow-Ford, qu'on accuse d'avoir mené à New York il y a deux ans une activité subversive dont je le tiens pour incapable. Je pense que ces deux accusations reposent sur des rapports erronés et je déplore, avant tout, qu'elles retardent le moment où je pourrai revoir ma petite Aube, qui vient d'avoir neuf ans et qui s'était annoncée pour Noël.*

*Je vous serais extrêmement reconnaissant si vous pouviez intervenir d'un mot en ma faveur. Croyez, je vous prie, Monsieur, à mes sentiments de très affectueux respect.*

*André Breton*

*(Ma femme, Jacqueline, est en possession du visa d'immigration pour les États-Unis et des premiers papiers américains).*

*André Breton 45 West 56th st New York 19.*

Washington, 14 janv. 45  
3120 R. Street, N.W.

*Cher Ami,*

*Je suis désolé de n'avoir pu vous remercier plus tôt : j'étais au lit, à la merci d'une grippe non soignée.*

*J'avais, dès réception de votre lettre, fait d'urgence tout le nécessaire auprès des deux administrations intéressées. Pour plus de sûreté, j'avais été voir à titre privé l'Attorney General, à qui j'avais remis une note personnelle, en lui demandant de prendre lui-même l'affaire en mains.*

Je voudrais vous écrire plus longtemps; je ne le puis aujourd'hui. J'ai eu, il y a plus de deux ans une lettre de vous à laquelle j'ai été, et demeure très sensible. Je ne sais plus quelle était, alors, la cause fortuite de mon silence, mais je m'en suis longtemps voulu. Je suis heureux que vous ne l'ayez pas interprété.

J'ai plus d'une fois souhaité de vous surprendre à New York; mais voici près de trois ans que je n'ai pu m'y arrêter.

Oui, je m'enquiers de votre sort chaque fois que je le puis. Je voudrais vous savoir assuré du minimum de liberté nécessaire pour la conduite de votre œuvre. J'aime l'intégrité avec laquelle elle répond toujours à ses exigences les plus hautaines.

Je n'ai jamais eu le numéro des *Lettres françaises* où avait paru «Fata Morgana». Auriez-vous un moyen de me faire lire votre poème? J'y tiendrais.

Je n'ai pu vous suivre dans *VVV*, dont je n'ai reçu que les deux premiers numéros; mais le hasard m'a fait rencontrer un jour le n° 4, je crois, du début de 1944, qui contenait de vous une très belle chose: «Les Etats-Généraux». (Sur ce vaste chantier de forces offertes, je me souviens, plus humainement, d'une figure aussi sympathique que celle du vieux Delescluze).

Si je ne vous ai rien envoyé pour votre Revue, c'est que je n'avais rien, me semblait-il, qui pût répondre à ses besoins, et qu'au surplus j'étais peu porté à publier dans le pays où je réside.

Je vous dis encore tout mon regret d'avoir si peu de chances de vous rencontrer dans notre commun exil, et vous adresse mes vœux les plus cordiaux.

Alexis Leger

[Jointe lettre de l'attorney general: Dear Alexis / You will be glad to know that Mme Breton was admitted on January sixth. / Sincerely yours / Francis Biddle. / Enveloppe adressée à M. André Breton, 45 West 56th Str. New York 19 N.Y.]

New York, 31 janvier 1945

*Cher Monsieur et Ami,*

*J'étais heureux avec votre lettre, et d'abord l'enveloppe au sortir de la boîte de cuivre: cette écriture, comme la première fois que je l'ai vue. Et puis c'était en 1916 à Nantes, dans une chambre d'interné à l'hôpital de la rue du Boccage: je lisais Eloges à mon ami Jacques Vaché et je me rappelle comme je tressaillais au passage de certaines phrases et comme il y réagissait aussi, quoiqu'en se surveillant bien davantage. Il me fit présent plus tard d'une aqua-*

relle bizarre, avec des collages de tissus, qui fut malheureusement détruite et dont faisaient les plus grands frais des êtres issus de votre esprit.

Valéry me parlait dans le temps du jeu de cache-cache entre les hommes. Je crois qu'en dépit de toute nécessité il ne peut pas être plus grand qu'entre vous et moi puisque l'exil même n'y met à peu près pas fin. Mais je persiste à faire mien plus que l'autre ce monde, ailleurs, des affinités dont nous finirons bien par avoir la clé un jour. Et se déplacera comme une plume tout ce qui aura pu faire obstacle à nos rencontres, ce qui vous retenait sans doute, ce qui me semblait si insurmontable.

Ce charme contraire eût dû se rompre ou se réduire vers le milieu de ce mois où vous m'écriviez et me faisiez part de cette si prompte intervention en ma faveur. Mais quelques démons veillaient : vous veniez d'être souffrant, je commençais à l'être moi-même (du retour d'une maladie étrange puisque poétique dans la cause que lui attribuent les médecins : il s'agit de troubles « allergiques » qui, à l'analyse, ont semblé provoqués au début de l'année dernière par la manipulation de masques esquimau. J'ai d'ailleurs récidivé, me découvrant aussi peu de défense contre eux que vous-même devant ce bracelet au jarret d'un cheval. L'un d'eux, au mur en ce moment devant moi, ne trouverez-vous pas cela admirable, représente le cygne qui conduit vers le chasseur la baleine blanche au printemps).

Et pourtant ce serait donc leur faute si plus tôt je ne vous ai pas dit de tout cœur merci. Mais, bien au-delà de cette science à naître et qui permettra de pénétrer concrètement dans le domaine des « sorts », vous savez par tout ce qui vous qualifie quel plaisir je garde, non seulement de ce que vous avez bien voulu faire pour moi, mais encore de la pensée de me voir un jour que vous passeriez par New York.

Je vous prie de croire à mes sentiments très affectueux.

André Breton

Washington, 8 juin 1945  
3120 R. Street N.W.

Cher Ami,

Que je hais, envers vous, cette fatalité de silence!... Et qu'il est bête, surtout, que nous n'habitions pas la même ville! Mais vous connaissez ces longues pertes de toute notion de temps.

J'ai été très sensible à votre lettre, et je m'en veux vraiment de ne vous l'avoir pas dit.

Merci de m'avoir fait lire «Fata Morgana». C'est la seule œuvre de poète que j'aie lu depuis longtemps, et c'est une très belle œuvre : de grande aisance, et de grande race. Son cours le plus fortuit et le plus personnel sait toujours ménager au lecteur l'insigne certitude : «Que tout est là pour quelque chose qui "le" concerne – ce parfum perdu de l'existence / quitte enfin de ses limites.»

Je voudrais m'arrêter à New York la semaine prochaine. Je n'ai pu le faire depuis trois ans. Je n'ai point votre numéro de téléphone, mais je réussirais toujours à vous atteindre. Etes-vous en paix avec vos masques esquimau? Je comprendrais la récidive, car je vous tiens pour un être de grand luxe. Et vous avez bien raison contre le monde de raison «où rien n'est vérifié... tous ont peur». Votre cygne polaire vous vengera de tant d'autres cygnes! Rencontré, cet hiver, sur l'Eastern Shore, des cygnes sauvages qui aboyaient et qui grognaient. Mais ce n'était pas encore ça!

A bientôt j'espère, et très sympathiquement.

Alexis Leger

[Enveloppe avion adressée à M. André Breton, 45 W 56th Street, New York, New York 19, N.Y.]

New York, le 17 avril 1946

*Cher Monsieur et Ami,*

*Si j'ai tardé à vous remercier de votre lettre, c'est faute de trouver l'instant clair et posé de vous écrire comme je voudrais. J'y renonce aujourd'hui dans le désordre de ces préparatifs de départ. La mesure de ma disgrâce en Amérique m'est assez volontiers donnée par cette impossibilité d'une rencontre avec vous, que j'ai constamment espérée et de laquelle j'avais la faiblesse d'en espérer d'autres. Ce n'était donc pas le ciel qu'il fallait.*

*Je ne sais quelle version a pu vous être donnée de mon activité en Haïti. La vérité est que je me suis trouvé pris dans les remous de toutes sortes qui agitaient l'île en janvier dernier et que mon témoignage a été dénaturé par le jeu des factions qui se la disputaient. J'ai conscience, pour ma part, de n'avoir en rien outrepassé les limites auxquelles m'astreignaient les termes de la mission que je devais accomplir, aussi bien que l'hospitalité que je recevais. A ceux qui croyaient pouvoir disposer de moi sans mon aveu, j'ai d'ailleurs rappelé avec insistance la belle sentence de Toussaint Louverture :*

«Je suis incapable d'être l'instrument ou le jouet des hommes». Mais certains de ceux-ci étaient difficiles à décourager.

Madame Martins, que j'ai vue hier, me fait craindre (et aussitôt douter) que vous ayez pu retenir quelques infâmes propos qui m'auraient été prêtés. Vraiment, je ne puis croire que vous m'y découvriez le moins du monde : je les trouve si étranges dans leur vilénie. J'ai lu trop tardivement l'ouvrage d'Elie Bois que le Dr Lhérisson m'a prêté à Port-au-Prince mais j'étais encore si heureux de voir, déjà devant l'histoire, quelle justice vous est rendue. Et l'auteur d'Eloges et de Neiges ne hante jamais que ces régions de mon esprit à jamais pures de tout miasme, où chaque homme digne de vivre souffle le vent du sacré.

André Breton

[Lettre manuscrite autographe, enveloppe adressée à : Monsieur Alexis Leger 3120 R. Street, N.W. Washington D.C., portant au dos l'adresse d'André Breton, 45 W 56 New York 19].

Washington, 21 juillet  
3120 R. Street N.W.

Cher Ami,

J'ai été désolé de vous manquer à New York, le mois dernier. Pendant une semaine, du 11 au 17 juin, j'ai tenté en vain de vous atteindre. J'ai su, finalement, que vous étiez absent.

J'avais pensé vous remettre votre exemplaire de *Pluies*. Je vous l'envoie.

Je vous souhaite quelque vacance. Je voudrais que les circonstances extérieures, matérielles ou autres, puissent vous laisser assez de liberté d'esprit pour l'accueil de votre œuvre créatrice. Pour le reste, vous n'êtes pas homme à prendre étroite mesure de notre époque. J'aimerais causer un jour avec vous. Je vous serre, en attendant, bien cordialement la main.

Alexis Leger

*Arcane 17* est une belle chose, prise à même le cours le plus réel et le plus pur – certainement le plus sûr.

[Enveloppe adressée à André Breton, 45 West 56th Street, New York, cachet de la poste : 22 jul. 1946.]



Washington, 21 septembre 1947  
2800 Woodley Road, N.W.

Cher Ami,

Depuis votre départ de ce pays, où il est si absurde que nous n'ayons pu nous voir, j'ai bien souvent tenté d'avoir de vos nouvelles.

J'aurais voulu savoir quelque chose de vous-même, de votre action et de votre œuvre, des ressources nouvelles que vous trouvez dans le milieu que vous animez. Je vous le dis simplement, ne me laissez pas perdre tout contact avec vous. Je suis sans liens avec la vie de Paris et n'ai même plus le hublot de nos revues littéraires.

En dépit des conditions actuelles – et peut-être en raison même de ces conditions – je suis heureux pour vous que vous puissiez vivre à Paris. Certaines difficultés pour vous ne sont qu'un aiguillon. Je comprends bien en tout cas que votre place ne puisse être ailleurs, en ce moment. Vous y avez des obligations et d'abord celles qui vous lient à l'action autant qu'à la création littéraire. Et je trouve très justifié, sur ce plan intégral, votre souci humain de ne point dissocier la chose intellectuelle de la chose sociale.

Mais je pense aussi à d'autres difficultés, plus matérielles et immédiates, que vous avez à résoudre quotidiennement – celles-là même qui me tiennent seules encore loin de France. Puissent-elles, pour vous et les vôtres, ne pas trop entamer votre liberté d'esprit.

Si en quoi que ce soit d'ordre pratique, et même sur l'humble plan des commodités ménagères, je pouvais faire quoi que ce soit ici pour vous faciliter, de loin, la solution de quelqu'un de ces petits problèmes, dites-le moi, je vous prie, et je m'y emploierais bien volontiers, malgré mon peu de sens pratique. S'il y a quelque chose d'autre à ménager pour vous auprès d'amis, vous me le direz aussi.

La dernière fois que j'ai eu encore de vos nouvelles, c'est par Rougemont, en Amérique (juin dernier). Il m'a parlé de votre *Fourier*. J'aimerais le lire. Faites-le moi lire.

J'ai publié, sous le titre *Vents*, un long poème chez Gallimard. Je ne pense pas qu'il y ait eu de service de presse, ni même d'auteur, en raison du prix de cette publication (plus luxueuse que je ne l'eusse souhaitée). Mais vous êtes un des rares amis que j'aie voulu, personnellement atteindre. Si vous n'avez pas eu votre exemplaire, conformément aux assurances que j'ai reçues, réclamez-le de ma part chez l'éditeur.

J'ai d'autres œuvres en train; mais retrouverai-je le goût de les publier? Ma solitude est si totale et mon éloignement tel, que je n'y perçois, naturellement, aucun écho. Je ne sais absolument rien de nos milieux littéraires. Je n'imagine d'ailleurs pas, à l'heure actuelle, qui

pourrait encore s'intéresser à des écrits de ce genre ; et je ne vois pas non plus qui pourrait encore témoigner en leur faveur.

Je vous souhaite en bonne santé, Cher Ami, et maître de vos plus libres mouvements. Je connais votre intégrité de nature et sais qu'elle n'est pas prête aux compromis du jour.

J'espère revoir bientôt notre amie Maria Martins retour du Brésil. Elle me donnera peut-être de vos nouvelles.

Croyez que je mets dans l'expression de mon amitié une bien sincère pensée.

Alexis Leger

[Enveloppe par avion adressée aux éditions Gallimard, réexpédiée : 42, rue Fontaine, Paris IX<sup>e</sup>]

Paris, le 30 septembre 1947

Très cher Alexis Leger,

*Votre lettre m'émeut profondément. Le jour même où elle me parvenait, je venais encore de songer à vous devant l'annonce d'un essai intitulé « Saint-John Perse, poète de gloire » à paraître dans un prochain numéro de Critique. Cette revue, que dirige Georges Bataille, est des seules qui méritent d'être suivies de vous et je me suis réjoui que le texte promis porte la signature de Justin Saget, qui vient par ailleurs de publier de très remarquables pages sur Jarry (en postface à un poème très hermétique, L'Autre Alceste, enfoui dans La Revue blanche de 1896 et en commentaire aux Jours et les Nuits, dans le dernier numéro (61) de Fontaine). Saget me paraît être le jeune critique le plus pénétrant d'aujourd'hui et il est juste que ce soit lui qui se montre préoccupé de vous. Je commence par vous dire cela tant j'ai hâte de dissiper l'idée que vous pouvez avoir que vos œuvres ont perdu de leur écho, quand c'est objectivement le contraire qui est vrai.*

*J'écris à Paulhan pour lui demander, s'il est temps encore, de me réserver cet exemplaire de Vents auquel votre lettre me fait encore attacher plus grand prix. On m'a, naturellement, dépouillé pendant la guerre d'un certain nombre d'ouvrages que je ne regrette pas tous mais, parmi ceux dont j'ai vraiment couru constater la perte, figurent malheureusement Eloges (ce n'était pas l'originale) et un grand papier d'Anabase entre les pages duquel j'avais glissé une lettre à laquelle je tenais tant, et que vous m'aviez écrite en 1923. Vous n'avez jamais écrit que pour appeler la ferveur : soyez sûr que celle-ci survit, sans doute plus rare mais d'autant plus jalouse, aux temps que nous traversons.*

*Ces temps n'en semblent pas moins de plus en plus mauvais et bien dérisoires apparaissent, à certaines heures les efforts des hommes, très isolés, qui voudraient empêcher que le monde se scinde en deux blocs, que leur heurt précipitera en quelle poussière. A cet égard il faut bien reconnaître qu'ici la situation empire chaque jour et que la passion partisane rend l'immense majorité de plus en plus indifférente à l'avenir humain, considéré dans sa réalité. Les uns s'hypnotisent sur les dangers que l'expansion américaine fait courir aux valeurs traditionnelles de l'Europe, les autres s'affolent à l'idée des exactions multiples dont le régime russe fait de plus en plus son ordinaire. Dans la prise de position qui s'ensuit, le sens de la mesure commence à faire absolument défaut, sans parler (chez la plupart) de la bonne foi. Les staliniens entretiennent, avec un succès confondant, un certain nombre de hantises dans les milieux de gauche, à commencer par l'imminence d'un coup de force «de Gaulle» toujours annoncé pour la fin du mois courant. Il est difficile de se faire une idée des forces déjà recrutées par le R.P.F. mais il semble bien qu'une telle aventure ne doive pas être tentée de sitôt. Sur le plan, plus aisément contrôlable, de la libre expression, les menaces sont beaucoup plus concrètes. Si la véritable «terreur» qu'à mon arrivée en France faisaient régner les Aragon et autres a fait long feu, la plupart des intellectuels se cantonnent encore dans une réserve prudente, pour ne pas avoir à payer personnellement trop cher les frais d'une occupation éventuelle. Je cherche actuellement à décider Max-Pol Fouchet, qui dirige Fontaine, à promouvoir une déclaration de principes que nous puissions signer, lui et moi, et que nous appellerions à signer des hommes tels que Paulhan, Camus, Bataille, Patri, Malraux (en dépit de son activité présente aux côtés de de Gaulle, mais ses propos non publics apportent quelque apaisement), Rougemont bien sûr, etc. Je ne désespère pas d'y parvenir et je crois que ceci apporterait quelque clarté. On en a grand besoin : vous savez sans doute que la radio de Moscou, au cours d'une dizaine d'émissions s'en est prise formellement à Matisse, à Picasso et, après eux, à tous ceux qui pourraient encore poursuivre en art des recherches techniques. Le très malencontreux débat institué, notamment par Sartre, autour de la littérature «engagée», a d'ailleurs fait le jeu des pires obscurantistes. Aragon, au retour d'un voyage «trionphal» en U.R.S.S. et dans l'Europe de l'Est, et qui en rapporte manifestement des instructions précises, jette un peu de lest du côté Matisse-Picasso (dont la dénonciation ferait ici trop mauvais effet dans les milieux intellectuels) mais c'est aussitôt pour passer à de véritables sommations : le mieux est que je vous découpe son article de L'Humanité.*

*Puisque vous voulez bien vous intéresser à ce qui me concerne plus personnellement, j'ajouterai que le temps écoulé depuis mon retour ne m'a pas laissé libre de m'exprimer avec quelque ampleur.*

*J'ai dû faire face à cette situation inattendue : l'élargissement considérable de l'audience faite aux idées «surréalistes» entraînant une interrogation et une attente de directives à la fois très pressantes et très diffuses, de la part d'éléments très jeunes dont je continue à ne savoir trop que faire (cela se fût aisément filtré par le moyen d'une revue mais les éditeurs sont restés jusqu'ici velléitaires), la très irritante agitation entretenue journallement autour de mes faits et gestes par une clique disposant de grands moyens et n'éprouvant, en outre, aucun scrupule à en passer par les pires (je crois devoir vous en faire grâce, mais ce sont vraiment les pires). Il est difficile de dire jusqu'à quand cela durera. Je n'envisage guère que de m'absenter cet hiver de Paris, pour tenter d'échapper à cette persécution tour à tour aimable et détestable.*

*Que n'êtes-vous cependant à Paris. Naturellement je me perds en conjectures sur les raisons qui vous empêchent d'y être. Mais je me surprends à penser (un peu mystiquement) parfois qu'il dépend de l'absence d'une lumière, là devant tel numéro, pour que la rue soit sombre et plus inquiétante.*

*Je suis tout à votre disposition pour vous faire adresser telles publications qu'il pourrait vous être agréable de lire ou de feuilleter : pour les périodiques, par exemple, Critique, La Revue internationale, Fontaine, Les Cahiers de la Pléiade (je crois qu'on peut aisément s'en tenir là). Les ouvrages récents, en langue française, qui m'ont le plus frappé sont Heureux les Pacifiques, par «Raymond Abellio» (les staliniens dénoncent, sous ce pseudonyme, un prétendu milicien mais rien n'est moins sûr : il s'agit d'un roman auquel a été, je crois, attribué le «Grand Prix de la critique» – je ne sais quelle est votre tolérance du côté de ce genre d'écrits, la mienne n'est pas grande, mais cet ouvrage donne l'impression de dominer la situation actuelle, ce qui n'est pas «facile») et Sens plastique, par Malcolm de Chazal, énorme recueil d'aphorismes qui arrive inexplicablement de Port-Louis (Ile Maurice), The General Printing & Stationary Co, Ed., d'intérêt assez strictement poétique mais qui, en dépit de monumentales scories, semble la somme de tout ce qui se peut réaliser sur le plan de l'«analogie universelle» (à ce propos je vous adresse par même courrier l'Ode à Charles Fourier : «les surréalistes révolutionnaires» y ont répondu par un poème collectif d'une ligne, l'Ode à Marx que voici : «U.R.S.S. capitale Moscou»). Aux deux ouvrages que je citais pourrait s'adjoindre, sur le plan critique, La Symbolique de Rimbaud, par Jacques Gengoux, qui m'a paru apporter la seule clé valable pour cette œuvre, bien que l'auteur soit un jeune jésuite et que je reste sur la plus complète défensive à son égard.*

*Mais je m'effraie un peu au tournant de cette page : si j'ai quelque peu lassé votre attention, songez que c'était pour solliciter*

*un peu plus votre présence ici, parmi ceux dont les raisons d'être encore sont fonction de messages tels que le vôtre, et qui, plus que de bien d'autres choses, souffriraient de le voir interrompu.*

André Breton  
42, rue Fontaine, Paris IX<sup>e</sup>

[Courrier par avion adressé à : Mr Alexis Leger, 2800 Woodley Road, Washington, N.W. U.S.A.].

Washington, 3 mars 1948  
2800 Woodley Road N.W.

Cher Ami,

Je m'en veux – ce ne sont pas des mots – d'avoir cédé encore à un si long silence. Vous n'aurez pas su combien j'ai été sensible à vos dernières communications : le prix que j'ai attaché à votre «Fourier», le prix que j'ai attaché au ton de votre lettre.

C'est une étrange chose, cette amitié, dernière venue, qui a pris pour moi son sens propre à l'heure même où je prenais en toutes choses tant d'écart, et dont la signification semble s'accroître pour moi de tout ce qui lui a été refusé. Car notre long séjour du même côté de l'eau n'a pas plus favorisé nos rencontres que mes nombreuses années de servitude parisienne. Il y a des malices du sort qui ressemblent singulièrement à des prédilections, et j'évoque souvent à New York, du fond de quelque chambre d'hôtel, cette sonnerie de téléphone qui répondait chez vous dans le vide, un jour où je vous appelais et où vous étiez, soudain, à l'autre bout de l'Amérique (dans quelque Nevada). Mais je ne suis pas assez abstrait pour en prendre mon parti, et parce que je vous tiens, contrairement à votre légende, pour aussi humain que j'entends l'être moi-même, je veux vous avoir dit combien me touche encore l'amical son de voix qu'il y avait dans votre lettre.

Oui, j'ai aimé votre *Ode à Fourier*. Rien de plus inattendu, à tous points de vue. Et on ne la relit pas sans une certaine émotion. Vous aurez seul donné la vraie commémoration de 48 – la plus noble en tout cas, sinon la plus orthodoxe. Poétiquement, il y a là une vraie gageure, et que vous pouviez seul tenir : tenir face à vous-même, sans nul autre souci. Il est bien et il est beau de pouvoir intégrer pareille matière dans le lyrisme, et de l'y engager avec cette grande allure de simplicité, qui engendre encore un plus haut ton d'autorité.

Vous avez trouvé une nouvelle forme, un nouveau ton d'incantation intellectuelle, dont l'efficacité va d'autant plus loin qu'elle est plus inapparente. Emouvante et dédaigneuse supercherie de la familiarité! Au fond, il y a une insolence de la simplicité, de la véritable simplicité – la plus déconcertante – dont il faudrait bien pétrir un jour une nouvelle caste intellectuelle.

Faut-il ajouter qu'une œuvre aussi vôtre ne laisse point d'ouvrir, en cours de route, les plus beaux carrefours aux fuites de l'esprit – à ses transgressions?

Merci aussi pour l'envoi du *Manifeste* que j'ai lu avec intérêt. Probité morale et probité d'esprit y suivent la même rigueur logique.

L'analyse que vous me faisiez de la situation n'a cessé de trouver sa justification de fait, dans l'évolution nationale aussi bien qu'internationale.

Vous vous étonniez de mon attardement à l'étranger. Aucune autre raison, certes! que les raisons d'ordre matériel. Je ne veux plus de fonctions publiques (qui me renverraient d'ailleurs à l'étranger) et je n'ai aucun moyen de subsister par moi-même à Paris. Je n'y ai non plus aucun logement, encore que j'y aie tous les miens. Le triste est que je n'entrevois guère quand pourra s'élucider cette situation matérielle – purement matérielle.

Je vous sais infiniment gré de tout ce que vous voulez bien me dire de l'activité et de la création littéraire à l'heure actuelle. J'attacherai toujours du prix à votre appréciation. Nos exigences sont les mêmes. Vos dernières indications restent seules valables pour moi.

Oui, j'aimerais bien recevoir *Critique* et *La Revue internationale*, la première surtout, mais je ne saurais comment m'en acquitter en ce moment. Pour *Fontaine* et *Les Cahiers de la Pléiade*, le service m'en est déjà assuré.

Mais plus encore, cher Ami, je veux vous remercier – et je le fais de tout cœur – de l'amicale sollicitude que vous voulez bien me témoigner, en ce qui me concerne personnellement. Les mots que vous me dites, pour réamorcer en moi l'intérêt littéraire, vous les dites si gentiment, qu'ils gardent en moi leur résonance humaine. Il ne m'arrive pas souvent de céder à ce libre mouvement qui est, pour vous, ma plus sincère réponse. Croyez, tout simplement, à tout ce que je mets dans ma poignée de main.

Je n'ai jamais rien su, pour ma part, de cet article que vous me disiez avoir vu annoncer dans *Critique*. Si l'auteur a pensé à me l'envoyer, il ne m'est jamais parvenu. A l'occasion, si vous jugiez qu'il en vaille la peine, demandez à Georges Bataille de me l'envoyer. (Sur la foi de ce que vous m'avez écrit de *Critique*, j'en ai parlé de mon mieux dans différents milieux, et deux abonnements ont été aussitôt souscrits sous mes yeux (Huntington Cairns et Elliot Coleman); d'autres

suiront. Mais vous pouvez signaler à Bataille qu'on ne sait comment procéder ici pour s'abonner: les Maisons de New York refusent les souscriptions et les deux amis dont je vous parle ont dû écrire à un correspondant privé à Paris. Les grandes bibliothèques publiques et les universités qui seraient friandes d'une telle revue, se laissent décourager par cette petite complication pratique. Seule, à ma connaissance, la Bibliothèque de New York recevrait déjà *Critique* – mais là je ne suis pour rien. Je crois que Bataille ferait bien d'envoyer à toutes ces institutions, directement une petite notice avec toutes indications pratiques. Au surplus, les services du Quai d'Orsay et de l'Attaché culturel à New York devraient être en situation de lui faciliter les choses).

Le directeur de la revue *Fontaine* m'a annoncé la préparation d'un numéro spécial dont il voudrait me consacrer l'hommage. Il ne m'a pas encore demandé le texte inédit que je dois donner à cette occasion. J'ignore donc la date réservée à ce numéro, et l'état actuel de sa préparation. Je ne sais pas davantage sur quelles contributions il pourra compter. Ces voix sans doute me seront étrangères – intellectuellement peut-être autant qu'humainement. (Et comment en serait-il autrement, vu le cours extérieur de ma vie?) De vous, cher Ami, j'aimerais un témoignage: parce que je sais qu'il aurait pour moi sa signification propre et son prix; parce que je sais aussi que cette solidarité publique me plairait, à l'heure même où tant de bassesse, de pauvreté et de lâcheté reflue contre tout ce que l'on vous doit. Au surplus, mes préoccupations, mes exigences et mes vœux ont de toujours été, sur l'essentiel, plus proches des vôtres qu'on ne le croit (mes œuvres perdues l'eussent mieux montré).

Je vous exprime aussi simplement mon vœu, parce que je vous le dois, d'homme à homme, et parce que vous êtes de ceux qui sont de taille à témoigner. Mais ceci dit, je comprendrais aussi simplement tout ce qui pourrait s'opposer à la réalisation de ce vœu. Rien que de libre ne peut être souhaité de vous. Si vous ne pouvez donner quelques pages à Max-Pol Fouchet, gardez seulement, de mon regret, la mesure de cette libre franchise que j'aimerais toujours partager avec vous.

Donnez-moi encore de vos nouvelles. J'essaie parfois d'imaginer toutes les difficultés que l'heure actuelle peut opposer, en France, à l'activité littéraire, ou seulement à la vie quotidienne, d'un écrivain de votre classe. Je n'appréhende que trop pour vous, parmi tant de problèmes matériels qui seraient pour moi-même insolubles ou harrassants [*sic*], tout ce contre quoi vous avez à défendre un peu de liberté d'esprit – ou seulement un peu de temps. J'aimerais apprendre de vous que vous parvenez tout de même, dans tout cela, à faire place au très grand luxe du poète. Puissiez-vous, du moins, être affranchi de préoccupations pour ceux qui vous sont proches.

De ce côté du monde, où vous n'avez pu non plus respirer librement, vous avez laissé une très vivante figure. Mais je ne pense pas que vous gardiez, de l'Amérique, plus qu'un souvenir planétaire.

Encore une attentive et bien amicale pensée, que j'aimerais un jour partager avec vous, de vive voix, en France.

Alexis Leger

[Enveloppe par avion adressée à Monsieur André Breton, 42, rue Fontaine, Paris IX<sup>e</sup>, réexpédiée Shady Rock, Route des Pins, Antibes].

29 juillet 1949

Cher Ami,

De cette pointe extrême vers l'Europe, où la mer et l'épave s'attardent à trop de mauvaise littérature, je cherche encore un dernier lien vivant de ma rive à la vôtre, et votre pensée demeure pour moi, parmi le cours indémêlé de ces dernières années.

Comment rien entendre, amicalement, de vous – de votre activité littéraire et, plus simplement encore, de l'œuvre de la vie dans votre trame quotidienne? J'y voudrais tant, pour vous, de satisfactions humaines, et de cette liberté d'esprit dont la maîtrise coûte aujourd'hui si cher.

Je ne sais plus rien, par ma faute, de notre amie María Martins, qui pouvait encore me donner de vos nouvelles. Personne, dans la vie parisienne, qui puisse me renseigner sur rien de ce que j'aimerais encore savoir. Et des revues littéraires seule me parvient le *Cahier* de Paulhan, qui ne contient pas de notes ni d'échos. (J'y ai lu, sur Roussel, une intéressante étude de vous). Tout ce que vous me mentionniez de basses manœuvres contre vous a-t-il un peu désarmé? L'atmosphère autour de vous, et plus largement encore, à la périphérie, devient-elle plus salubre?

Quelques phrases de vous m'ont, plus que je ne vous l'ai dit, été précieuses, par tout ce qu'elles m'éclairaient, d'un seul tour d'horizon, sur plusieurs plans. Ne me laissez pas perdre le goût de cette solidarité d'esprit et de cette amicale confiance, qui ont déjà contre elles tant d'espace et de temps. Il n'y a plus beaucoup d'occasions, dans la dispersion actuelle, de sauvegarder et d'affirmer de telles solidarités. Et pour moi-même, qui n'attends rien de la vie littéraire, je pense, du moins, à l'intérêt, en pareille époque, d'un commerce humain de quelques esprits.

Je ne sais où vous atteindra ma lettre en cette saison. Y a-t-il aucune perspective, pour vous, d'un passage en Amérique? Je le



souhaiterais, personnellement, car je ne puis encore envisager de retour en France; toujours pour les mêmes raisons, d'ordre purement matériel.

De vos nouvelles, cher Ami? et bien affectueusement à vous, avec des vœux pour tout ce qui vous tient à cœur.

Alexis Leger  
2800 Woodley Road, N.W. Washington D.C.

[Sur papier à en-tête de Cape Cod, Massachusetts, portant représentation géographique de la région. Enveloppe par avion à Monsieur André Breton, 42, rue Fontaine, Paris (IX<sup>e</sup>) France, réexpédiée Ile de Sein par Audierne, Finistère].

Washington, 2 janv. 1950  
2800 Woodley Road, N.W.

Cher Ami,

On me communique, de Paris, le projet de sommaire du prochain *Cahier de la Pléiade* qui va m'être consacré. Je n'y trouve point votre compagnie, que m'avait laissé espérer Paulhan; et je m'en afflige trop pour ne pas vous le dire simplement. Vous savez tout le prix que je puis attacher à votre présence, intellectuelle et humainement. A l'ami d'Amérique je veux l'avoir encore dit.

A défaut d'un bref message personnel, ne pouvez-vous donner à Paulhan, en toute indépendance, une simple et libre page de considérations générales, sans aucune appréciation littéraire; ni même rien qui se réfère à moi? – plus librement encore, quelque page détachée d'une de vos œuvres en cours? (C'était jadis la conception de ces «Mélanges» scientifiques offerts en amical hommage, et c'était bien, à mon sens, la plus recevable pour l'intéressé).

C'est de *présence*, vous pensez bien, qu'il s'agit avant tout pour moi. Si mon insistance vous semblait insolite – et elle l'est certainement de ma part – qu'elle vous laisse du moins la mesure de mon amitié. Nous ne sommes pas, après tout, si nombreux à nous tenir encore vivants, du même côté de la chose littéraire. Ne me laissez pas trop déporter, par l'entourage parisien, loin de mes longitudes et latitudes vraies.

Je vous prie de croire, mon cher Breton, à la sincérité de ma pensée et de mes vœux. J'ai su, par Maria Martins, que vous étiez invité au Brésil pour ce printemps. Je veux espérer que votre itiné-

raire, à l'aller ou au retour, nous rapprochera assez pour nous permettre enfin de nous serrer la main de ce côté de l'eau.

Amicalement à vous

Alexis Leger

[Enveloppe par avion à Monsieur André Breton, 42, rue Fontaine, Paris IXe, France].

Rentrant Washington particulièrement sensible votre présence Cahier Pléiade vous remercie affectueusement vos belles et généreuses pages. Alexis Leger.

Alexis Leger, 2800 Woodley Road (Decatur 5682).

[Brouillon d'un télégramme, non daté, de Western Union Cablegram to : André Breton, 42, rue Fontaine, Paris].

St John Island - Virgin Islands  
18 mars 1951

Affectueuse pensée.

Vous écrirai à mon retour aux E.U. Je ne fais, depuis quelque temps, qu'errer sur mer ou d'île en île, sans papier.

Bien sincèrement à vous

Alexis Leger

[Carte postale ill. *The « Danmark » sailing from the Virgin Islands*, adressée par avion à Monsieur André Breton, 42, rue Fontaine, Paris, France]

Washington, 2 octobre 53  
2800 Woodley Road, N.W.

Cher Ami,

Un Américain, qui signe Franck Dawedeis, me communique, parmi un flot d'insultes et de menaces, copie d'une lettre qu'il dit vous adresser.

Peut-être vous dois-je cette brève indication : je ne connais pas de F.D. Je ne sais rien de lui, personnellement ni littérairement. Et

je ne sais de quoi il parle dans cette lettre, non plus que dans celle qu'il m'adresse. Je n'ai jamais formulé aucune appréciation à son sujet.

Un jeune professeur et écrivain américain qui l'aurait eu pour élève, et que je ne connaissais pas davantage, m'a demandé un jour par lettre : 1° de lui faire connaître mon opinion sur une brochure littéraire intitulée *Risus Sardonicus* et signée du pseudonyme «Hugo Plantagenet»; 2° de l'aider à la diffusion de cette œuvre en France pour répondre aux vœux de l'auteur, son protégé, candidat à la direction d'un mouvement surréaliste en Amérique. Je me suis nettement récusé, en indiquant seulement «que la perception à mon oreille d'étranger, d'un tel poème en langue anglaise était trop imparfaite pour justifier de ma part aucun avis ni conseil.»\* J'ai pensé, d'autre part, qu'il n'y avait pas d'indiscrétion à donner à *mon correspondant* votre adresse à Paris.

Rien d'autre.

J'aurais aimé, cher Ami, meilleure occasion de vous écrire. J'ai souvent recherché votre pensée au cours de ces dernières années. Paris est à quelques heures d'ici et je n'en entends à peu près rien. La solitude s'accroît pour moi. Mais vous êtes de ceux dont la présence au loin demeure pour moi sensible, intellectuellement, et dont j'aimerais, humainement, en savoir plus. Puissiez-vous avoir, de la vie, les satisfactions qui valent pour vous, et par dessus tout, les garanties essentielles de liberté d'esprit. J'imagine aisément tout ce qui peut heurter, en ce moment, une intégrité de nature comme la vôtre. J'ai lu avec intérêt, et très grande sympathie, le texte publié de vos interviews à la radio française. Elles contenaient plus d'une leçon pour notre époque littéraire, et leur ton de sérénité en augmentait le prix. J'ai cru comprendre, et m'en réjouis pour vous, que vous avez pu retrouver la disposition personnelle d'une revue indépendante. Ne me laissez pas, je vous prie, rien ignorer de votre œuvre ni de votre action littéraire.

Faut-il renoncer à vous voir repasser en Amérique? Je le crains fort, bien que votre autorité littéraire soit toujours aussi grande de ce côté de l'eau. Pour moi, qui n'ai jamais cherché racine dans ce pays, je vois toujours reculer les solutions matérielles qui permettraient mon retour en France parmi les miens. Je n'attends rien de la vie littéraire, mais je vous prie de croire que les liens personnels gardent pour moi tout leur prix. Je vous ai dit un jour combien je demeurais sensible à l'élégance avec laquelle vous avez bien voulu m'assurer votre présence dans une manifestation littéraire organisée en ma faveur. Témoigner est le luxe de l'esprit, et c'est pourtant chez les meilleurs et les plus sûrs d'eux-mêmes, la chose la plus rare. Je vous dis encore

toute ma reconnaissance et vous serre affectueusement la main.  
Mes vœux pour vous et les vôtres.

Alexis Leger

\* (Phrase qui a pu être mal traduite à l'intéressé).

[Enveloppe par avion à Monsieur André Breton, 42, rue Fontaine, Paris IX<sup>e</sup>, France]

23 décembre 1961

Cher Ami,

Par trois fois, traversant Paris au cours de ces dernières années, j'ai tenté en vain d'arriver jusqu'à vous. Ne pouvant, dans la hâte où je passais, m'entendre avec vous que par téléphone, j'ai dû chaque fois renoncer à trouver votre numéro dans l'annuaire; et cette année, où j'avais réussi à l'obtenir d'un ami, j'en ai vainement usé, par deux fois : aucune réponse.

J'aurais voulu vous serrer la main et causer un peu avec vous, amicalement. Il y a longtemps que je me proposais de le faire et je l'avais souhaité dès mon premier retour en France. Les nouvelles que j'ai pu avoir de vous, par quelques-uns, ne sauraient me tenir lieu de ce que j'aimerais entendre de vous-même.

Le numéro de téléphone qui m'a été confié est le suivant : «Trinité 28-73». Est-ce bien le bon? Et y aurait-il quelque façon particulière d'en user? Je serai de retour en France dans six ou sept mois et traverserai sans doute encore Paris, où j'ai de la famille. Mon adresse en Amérique:

1621 - 34th Street N.W.

Washington D.C.

J'y serai à la fin du mois.

Je m'attarde encore quelques jours en Brabant, dans une retraite amie, après un bref voyage dans le Nord. Je m'envolerai de Belgique sans repasser par Paris. J'aimerais avoir de vos nouvelles.

Pour vous mes vœux toujours aussi sincères, et choisis toujours parmi les plus dignes de vous.

Alexis Leger

[Sur papier à en-tête Château du Chenoy / Court Saint-Etienne / Tél. : 010-62016. Adressée à Monsieur André Breton, 42, rue Fontaine, Paris IX<sup>e</sup> France, cachet de la poste d'Ixelles]